

Une alerte

Autor(en): **Bicheler, Eléonore**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 10

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'année suivante, elle aborde un cours de *syntaxe scolaire* ou de philosophie générale pour les dames, en quarante conférences, dont la leçon d'ouverture, sous le nom d'*Introduction à la philosophie des femmes*, a été publiée en une brochure de 35 pages (Imp. Larpin, 1859). Clémence Royer, tout en développant le programme de son cours, y malmené le sexe fort, qui a la prétention de connaître seul les hautes études.

Elle reproduit ces conférences dans plusieurs villes de la Suisse romande, de Belgique et d'Italie.

Clémence Royer resta en relations avec plusieurs femmes distinguées de notre pays, M^{me} Vinet, entr'autres.

Je ne veux pas entreprendre ici l'énumération de tous les travaux qui ont permis à Clémence Royer de s'imposer à l'attention du monde savant, depuis sa traduction, faite à Lausanne, du livre de Darwin, *l'Origine des espèces*, jusqu'à son dernier livre, *la Constitution du monde*, malgré l'hostilité contre laquelle ont eu longtemps à lutter les femmes qui ont voulu aborder le terrain de la science pure, ou de ses applications à la médecine ou au droit.

Je voudrais seulement, pour terminer, dire quelques mots encore de la participation de Clémence Royer au concours de 1860, sur la question de l'impôt, que j'ai mentionné en commençant.

C'était une œuvre hardie, pour une jeune femme, de songer à traiter une question sur laquelle on discute depuis des siècles, sans que la solution soit encore trouvée. On a dit qu'elle avait partagé le prix *ex aequo* avec Proudhon. Cela n'est pas exact.

Aux termes du concours, il devait être délivré un prix de 1200 fr. et deux accessits de 800 fr. aux auteurs des mémoires qui satisfaisaient au programme. En réalité, et comme aucun travail ne remplissait complètement cette condition, il fut délivré cinq accessits, variant de 1000 à 200 fr. Proudhon obtint le premier accessit et Clémence Royer le troisième.

Malgré cette différence de classement dans l'échelle des récompenses, le mérite de Clémence Royer était grand. Le concours avait produit quarante-cinq mémoires, dont trente-huit furent immédiatement écartés par le jury d'experts. Des sept autres, celui de Mlle Royer est le premier dont le rapport s'occupe.

Le rapporteur du jury, l'économiste Cherbuliez, membre correspondant de l'Institut de France, professeur d'économie politique à l'École polytechnique fédérale, etc., etc., caractérise le mémoire n° 32, qui s'est trouvé avoir Clémence-Auguste Royer pour auteur, en disant qu'il est de tous le plus étendu (667 pages, grand format); que « c'est un travail consciencieux, généralement bien écrit, embrassant toutes les questions du programme » et les traitant avec une méthode et un ordre qui ne laissent rien à désirer ». Si, après ce jugement, le rapporteur fait d'expresses réserves sur le système de *Dime sociale* exposé par l'auteur, il n'en reste pas moins que c'est un beau succès — quand on est femme et que l'on a 30 ans — de mériter de tels éloges.

Peut-être ne les eût-elle pas obtenus si le jury avait su que le mémoire n° 32 était l'œuvre d'une femme! S. C.

Les pâtes de sable.



La terreur des microbes menace de détraquer toutes les cervelles. Voici ce que dit un journal de la Suisse allemande, rédigé spécialement à l'intention des mères de famille. Nous traduisons aussi fidèlement que possible:

« Les jardins publics sont remplis, dans la belle saison, d'enfants qui, armés de petits instruments aratoires, rampent ou sont accroupis sur le sable. Vous les voyez qui creusent des galeries, élèvent des buttes, percent de minuscules tunnels du Gothard ou du Simplon, ou qui, se contentant de singer les boulangers et pâtisseries, font toute sorte de galettes et de pâtés. Ces travaux leur causent une joie infinie et donnent de longs moments de répit à leurs bonnes ou à leurs mères. C'est l'amusement des enfants et la tranquillité des parents. Malheureusement, en maniant leur sable, les chers petits soulèvent une fine poussière qu'on ne distingue pas de loin et encore moins à l'ombre, et ils s'en emplissent les poumons.

» Très malsaine déjà quand elle n'est formée que d'impalpables parcelles de cailloux, cette poussière l'est bien plus encore par les débris de toute espèce qui s'y trouvent ordinairement mêlés. Elle contient, en effet, presque toujours des parcelles d'excréments d'une quantité d'animaux, des résidus de cadavres d'insectes écrasés par les promeneurs, des restes d'expectorations humaines, provenant souvent de poitrinaires: car les malades pauvres n'ont pas le moyen de faire un séjour à Davos ou à Leysin; leur sanatorium, c'est la promenade publique.

» Ces impuretés, les enfants ne font pas que de les respirer; ils les avalent encore en portant leurs doigts à la bouche ou en mangeant leur pain ou leurs pommes. Sans qu'ils s'en doutent, ils créent ainsi dans leur organisme des foyers de bacilles. Les obliger à se gargariser la bouche journellement ne servirait à rien; c'est là un soin que les tout petits ne peuvent prendre; au reste, les poussières se nichent si traitreusement que l'eau ne parvient pas à les détacher de toutes leurs cachettes. Pour prévenir tout danger, le mieux est donc de ne plus laisser les enfants jouer avec le sable.

» Ne plus les laisser jouer avec le sable! Pourquoi, tout d'un temps, ne pas proscrire tous les jeux? Ne courent-ils pas journellement le risque d'absorber des microbes en tenant dans leurs bras la poupée, le cheval de bois, le polichinelle, qui ont trainé dans la poussière des planchers ou des promenades? Mais cela encore ne les préserverait pas du contact des molécules dangereuses. Il faudrait les empêcher de se fourrer les doigts dans le nez et la bouche, de se rouler sur le sol, de marcher à quatre, de courir sur les routes poudreuses; les mettre, en un mot, hors d'état de faire le moindre mouvement, les ficeler, sous une cloche de verre, dans une boîte à coton... phéniqué, cela s'entend.

Comme hygiène de l'enfance, ce serait merveilleux, en effet. Seulement, ces diables de microbes ne se cachent pas seulement dans la poussière. Les bactériologues déclarent que les aliments en fourmillent. Ils en ont trouvé dans nos tommes de chèvre, dans les vacheries des Charbonnières, dans les saucisses de Payerne, dans notre petit blanc, dans la bière de la Rosiaz, d'Aigle, de Moudon, de Beauregard et d'ailleurs encore. A les en croire, l'eau des Avants et du Pays-d'Enhaut n'en est pas exempte. Je crois même qu'ils font un grief aux mères de donner le sein à leurs nourrissons sans se servir d'un filtre Pasteur.

Quant à l'air que nous respirons, il y a longtemps qu'on sait qu'il est plein de germes infectieux. Mais où ne se fourrent-ils pas? Les savants les voient à l'œil nu dans les livres que nous prêtent nos amis, dans les poignées de main, dans le baiser de la mère ou de la fiancée. Bref, autour de nous et en nous, tout est vibrions meurtriers, agents délétères, toxiques plus ou moins foudroyants. Conçus et nés

dans le poison, le buvant toute notre vie à grands traits, rien d'étonnant à ce que nous mentionnions une existence empoisonnée. Ce qui est moins compréhensible, c'est que l'humanité subsiste encore. Il faut croire qu'elle est pire que les plus effroyables venins, puisqu'ils ne parviennent pas à l'anéantir.

O fanatiques de la désinfection, de la pasteurisation et de la stérilisation, qui nous délivrera de vous! Ce n'est pas le microbe, c'est vous qui êtes le poison de notre vie. Vous nous gâtez la nature, vous troublez nos joies les plus simples et nos plus pures affections. Que la folie du bacille vous emporte!

Quelle race d'hommes prétendez-vous faire des moutards à qui vous défendez maintenant les pâtes de sable? La belle manière de les aguerrir que de leur inspirer dès le berceau la peur de tout ce qui les entoure! Et par quels artificiels amusements remplacerez-vous ces plaisirs qui sont innés chez l'enfant? Vous n'avez donc pas été jeunes et vous n'avez jamais su ce que c'est que de pétrir le sable?

Pétrir le sable, quand on a trois ans et même plus, est une volupté divine. On a devant soi ou sous soi un tas informe, quelque chose comme la terre à son chaos. Les arbres qui l'ombragent, les promeneurs qui passent, la mère ou la bonne, tout cela n'existe plus; on est seul à l'animer. Alors, à genoux sur le monticule, la frimousse sereine, le regard flamboyant d'inspiration, on plonge avec ivresse ses dix doigts dans le sable, on les y baigne comme pour lui communiquer de sa chaleur, de sa vie à soi. Et voici que dans la masse tout à l'heure confuse apparaissent des vallées, des monts, de petits tertres hérissés de tiges, de feuilles ou de fleurs et qui sont des jardins parés, des cailloux blancs qui figurent des maisons, et, tout à côté, plus gros que les maisons et que les montagnes, des gâteaux, des pains de sucre, des animaux et des bonshommes. L'enfant a créé un monde, bien plus beau que celui où nous sommes, un monde féérique devant lequel il demeure en extase jusqu'à ce qu'on l'en arrache pour secouer le sable qui remplit sa robe et ses souliers.

Et c'est ce bonheur-là que vous voulez lui ôter!

Sachez-le, ô tristes pourchasseurs de microbes, le principe des plus nobles facultés, le germe de l'esprit d'initiative, de l'action, de la décision, du jugement, de la poésie et de l'industrie, tout cela est contenu dans l'art de faire des pâtes de sable. V. F.

Une alerte.



L'esprit nouveau règne à l'externat de jeunes demoiselles de madame Lavertu. On y a remp'acé l'étude des arts, de la littérature, par celle des sciences exactes. Ces demoiselles, grâce à leur éducation, sont réputées pour ne s'étonner ni ne s'effrayer de rien. En outre, leurs cœurs sont à l'abri de toute entreprise amoureuse, car elles ne considèrent les hommes que comme des bimanés dont la forme générale est celle d'un pain de sucre posé sur sa pointe.

Une des élèves de l'externat, mademoiselle Cléopâtre Avue, fille d'un banquier cossu, s'est rendue célèbre parmi ses compagnes par son opulente chevelure blonde, sa froideur et ses petites expériences sur elle-même: un jour, elle s'est fait au bras une incision pour recueillir une goutte de sang qu'on a ensuite examinée au microscope.

M. le D^r Gédéon Lehérisse, licencié ès-sciences, etc., etc., s'applique par tous les moyens honnêtes à rétablir l'équilibre entre son abon-

dance de diplômés et sa pénurie de numéraire ; aussi vend-il sa science à des prix très modérés.

Gédéon commence sa leçon : « Mesdemoiselles, je vous ai dit la dernière fois qu'on pouvait couper la queue d'un rat et greffer cet appendice sur le dos de l'animal. Aujourd'hui, j'ai apporté deux rats. Je vais en prendre un.... » Gédéon introduit sa main dans la cage, mais le rat lui glisse entre les doigts et, après avoir humé l'air, se laisse dévaler sur le sol. Dans le mouvement que Gédéon fait pour ressaisir le fugitif, il renverse la cage, d'où l'autre rat, jusqu'alors blotti, apeuré, au fond de sa prison, s'élançait d'un bond sur l'atlas anatomique ouvert devant mademoiselle Sidonie. Celle-ci, horrifiée, se renverse évanouie contre le dossier de sa chaise. Les autres jeunes filles grimpent sur les bancs, escaladent les tables, poussent des cris suraigus. Les unes, haut perchées, se tiennent immobiles, les pieds joints, les jupes serrées au corps. D'autres sautillent comme si elles étaient sur des charbons ardents. Mademoiselle Yvonne, affolée, lance tous les encriers dont elle peut se saisir contre les rats fugitifs. Elle ne réussit qu'à les éclabousser, mais le sol se couvre de flaques noirâtres. Mademoiselle Otilie, un parapluie ouvert devant elle en guise de bouclier, cherche à opérer sa retraite dans la direction de la porte. Elle n'avance guère : le parapluie s'accroche aux angles des tables, aux pieds des chaises qu'il entraîne avec fracas. A terre, dans un coin, Gertrude est prise d'une crise de rire nerveux incoercible, qui se traduit par des gloussements de poule précipités. Mademoiselle Gabrielle ouvre la fenêtre donnant sur le jardin et veut l'enjamber ; mais elle a mal pris son élan et reste à califourchon sur le rebord de la fenêtre, d'où elle ne peut descendre. Les rats voient l'issue : ils passent sur la robe de la jeune fille, où ils laissent un noir sillon d'encre, et gagnent le large, tandis que Gabrielle crie de plus en plus fort avec des intonations d'enfant rageur : « Maman — maman — mam-an ! »

Cléopâtre, elle, a trouvé autre chose. Elle s'est élancée dans la direction de Gédéon, et les deux mains nouées autour du cou du jeune homme, elle supplie : « Monsieur, monsieur, oh ! monsieur ! » Comment cela se fit-il, il ne put jamais l'expliquer, mais Gédéon se trouva sur une chaise, un bras passé autour de la taille de la jeune fille assise sur ses genoux.

Dame, que voulez-vous ! Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il sentit, tout contre sa joue, la carresse de l'opulente chevelure. Que faire ? Ne pouvant se lever pour atteindre le flacon d'éther, il déposa, comme calmant, deux baisers sur les beaux yeux qui suppliaient toujours : « Monsieur, oh ! oh ! monsieur ! »

Précisément, madame Lavertu accourait au bruit, suivie du personnel de la maison, portant qu'une poêle à frire, qui un plumbeau. A la vue du groupe, elle perdit — oh ! pas pour longtemps — la parole, et ne put traduire son indignation qu'en levant au ciel les bras, les yeux et les volants de son bonnet.

Huit jours après, on recevait le communiqué suivant :

« Madame et Monsieur Avue ont l'honneur de vous faire part du prochain mariage de leur fille Cléopâtre avec Monsieur Gédéon Leherissé, licencié es-sciences, docteur en philosophie, privat-docent à l'Université. »

ÉLÉONORE BICHELER.

On caïon bin pliorà.

Se lè z'écrotourès diont que faut s'amà lè z'ons lè z'altro et noutron prochain coumeint no-mimo, y'ein a bounadrai, po fèrè vaire que

sont onco meillào chrétiens que lè z'altro, qu'àmont lè bitès coumeint se l'étiout lào seimblliabio et on ein vai prào soveint que lè z'àmont onco bin mè que lè dzeins.

Ne dio pas que ne faille pas amà lè bitès ! bin ào contrèro ; ne faut ni lào fèrè dào mau et onco mein lè borriaudà, kà, se lè bitès ne sont que dâi bitès, le sâvont bin quoui lào fà dào bin et quoui lào fà dào mau. Vouaiti-vai 'na valse qu'on a coutema dè grattà su la tita quand on l'âi baillè à lèsi se le ne cliennè pas lo cotson ti lè iadzo que vo vai à la retse ? Vouaiti-vai onco lè dzenelhiès coumeint le sè rappertont vai la portetta dè la dzenelhira quand la fenna arrevè po lào bailli à medzi ? Et bin l'est pâceque cliiào bétietès no cognaisont et no z'amont ; faut don lè z'amà assebin.

Mâ, po lè z'amà, tsacon a sa façon et y'ein a que vont pi trào liein. Ne su pas de clia società dè secor mutuet po protèdzi lè bitè et tot parai y'âmo gros lè tsins et lè tsats, mâ, po lè laissi piauenta contre voutrè tsausses, que vo coffiyont tot ; po laissi cliiào bitès vo grimpâ su lè dzénào quand vo z'itès chètà, que vo sénon on mouè dè pai pè su lè z'hailions sein complà que vo garnessont onco dè pudzes ; po fèrè cutsi on tsat àobin on tsin avouè sé, deïn lo lhi. coumeint font 'na boun' eimpartia dè cliiào vilhiès damuzalles : po tot cein, na l'n'ein su pas !

On pào amà lè bitès ; mâ faut adè teni son rang, coumeint dit noutron syndico et se la vilha que vé vo derè avâi cein su, n'arâi petètrè pas amà atant son caïon et ne sè sarâi pas cru d'obedjà dè sè passâ dè cauquies bops bocons dè bajou et ne sarâi pas gravâie dè medzi dâi z'ailettes et dè la sâocesse à grehli.

La Française dâo Praz d'avau avâi don on anglais et l'amavè tant clia bite qu'on arâi djurâ que l'étâi son frare ; l'âi tegnai, que crayo, mè qu'à se n'hommo ; faillai vâire ! D'aboo, l'étâi la vilha que l'âi portavè adè à medzi et vo devenâ coumeint le fasâi lè mètrâ : totès épâisses dè truffes, dè reprin et dè jerdinâdzo que tot cein étâi onco meclliâ avouè dè la couète ; l'âi vouthivè mimameint dâi restès que l'ariont onco pu fèrè on bon dinâ po lo dzo d'après ; enfin quiet, rein n'étâi trâon bon po cé pourro caïon et crayo que se la Française avâi su que l'amavè, l'âi arâi prào bailli dè la cougnarda àobin dè la resegna su dâo pan avouè dâo buro frais !

Faillai assebin la vâire la demèindze matin ! Le saillivè quie dévant et, avouè 'na brossa dè rezetta, le frottâvè et le tortsivè du lo mor tant qu'ào bet dè la quia qu'on arâi djurâ que volliavè lo revoudrè dè la demèindze, pu lo reintrâvè à l'éboiton, mâ potsi ào tot fin.

Ma fai, pè vai Tsalande, l'aviont fauta dè tsai et l'étâi lo momeint dè lo mettre bas quand bin la Française desâi adè dè pacheintâ, que faillai onco lo gardâ on part dè teimps po que s'èyè pllie gros ; se n'hommo à la fin dâi fins ne volliavè perein dè cé commerço et d'acco avouè lo boutsi et la tripière, l'ont tiâ on bio matin sein l'âi ein pipâ 'na brequa.

Cauquies dzo après, que la Française fut tant bin que mau consolâie dè son pourro caïon, l'ont boutâ couaire cauquies z'ailettes avouè dè la campòuta.

Tandi que dinâvont, la vilha medzivè bin lè truffès boulaîtès et la campòuta, mâ le fasâi 'na ruda pouèta mena ài coutèlettès et se n'hommo, que la vouaitivè du on momeint, l'âi fâ :

— Adon, porquie ne medzè-tou pas cliiào z'ailettes, le sont destra bounès, agotta-lè-vai !

Et la pourra Française l'âi repond ein sè catseint la frimousse deïn son fordaï, po pas que vayè que pliorâvè :

— Caise-tè, Djan ! vai-tou, y'è tant amà cé pourro caïon dè son viveint, que mè farâ

maubin d'ein totsi pi 'na brequa, ora que l'est tiâ ! mè seimbllièrai que mè criè : Miséricorde !

Un remède infallible contre la goutte.

La goutte, ce mal terrible qui torture tant de malheureux, ne résiste guère au remède suivant que veut bien nous indiquer, après une expérience des plus concluantes, un de nos abonnés. Ce remède est très ancien, paraît-il.

« Il suffit de prendre le mouchoir d'une demoiselle de cinquante ans, qui n'a jamais eu l'envie de se marier ; tremper ce mouchoir dans l'eau qui fait marcher le moulin d'un meunier consciencieux ; étendre ce mouchoir, pour qu'il sèche, sur la haie qui entoure le jardin d'un pasteur protestant sans enfants ; le marquer ensuite avec l'encre d'un avocat qui n'a jamais dit que la vérité, puis prier un médecin qui n'a pas de dèrès sur la conscience d'appliquer le dit mouchoir sur la partie malade ».

« Neuf fois sur dix, nous assure notre correspondant, la guérison intervient au bout de deux ou trois jours, au plus ».

Boutades.



Un de nos campagnards est venu l'autre jour surprendre son fils qui fait des études de droit à l'Université. Il remarque que le réveil-matin est réglé sur midi.

— Dis-moi, Benjamin, je vois que l'aiguille de ton réveil est mise sur midi ; tu ne te lèves pourtant pas à de pareilles heures ?

— Mais que penses-tu là, père ! Tous les matins je bûche ferme, et si j'ai réglé ainsi mon réveil, c'est pour qu'il me rappelle l'heure du dîner.

— Bon ! bon !... A la bonne heure.

— Tiens, vous avez maintenant la lumière électrique à Lausanne ?

— Mais oui. Et vous donc, à N^o, ne l'avez-vous pas ?

— Oui, en temps d'orage.

A l'école.

Le maître. — L'un de vous, mes amis, peut-il me nommer quatre animaux d'Afrique ?

Un élève (levant la main). — Moi, m'sieu.

Le maître. — Eh bien, voyons ?...

L'élève (radieux). — Trois lions et un rhinocéros.

A l'auberge communale de C...

— Votre bière n'est pas buvable aujourd'hui, père Abram. Qu'y a-t-il donc ? Vous en aviez de si bonne la semaine dernière.

— Voyez pourtant, Mossieu, ce que c'est que l'émagination ;... c'est le même tonneau.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Jeudi soir, s'est terminée la saison de comédie. *Le monde ou l'on s'ennuie*, de Pailleron, avait attiré un auditoire des plus élégants. Toutes les places étaient prises ; l'orchestre même avait dû céder une partie de son domaine. Nos artistes ont été très fêtés ; couronnes, bouquets, palmes leur ont été prodigués. — Au **Petit Poucet** la place, maintenant.

Le **Kursaal** tient une nouvelle série de succès. Les représentations ordinaires ont recommencé avec un programme très varié, qui, depuis une semaine, fait chaque soir salle comble.

M. Scheler a répété hier soir, à la Salle centrale, sa belle conférence sur *Victor Hugo*. Auditeurs nombreux et enthousiastes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.